

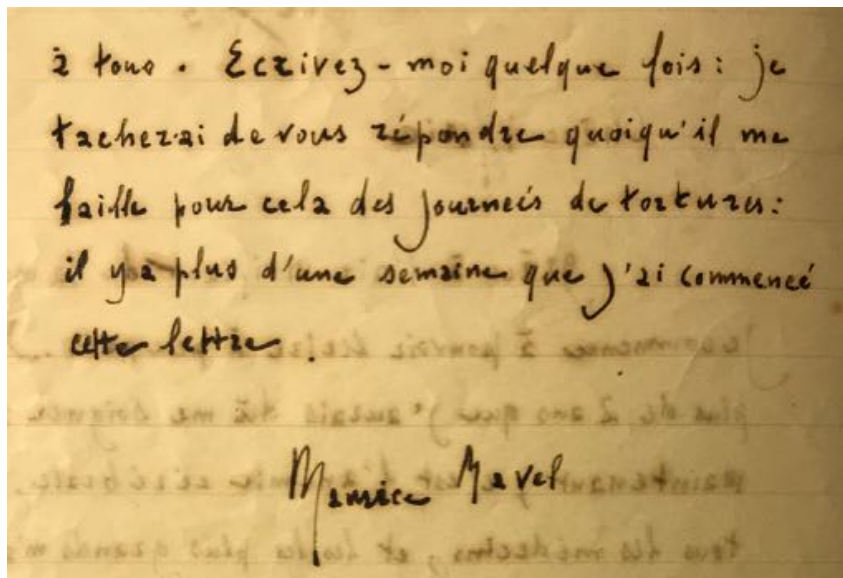
L'Express de Bénarès 爾法書苑

Jonathan Chiche
Libraire diplômé de l'École polytechnique
et docteur en mathématiques
齊正航 博士

Room 2001, Corn Yan Centre, 3, Jupiter Street, HONG KONG
Et régulièrement à Paris

Courriel : contact@lexpressdebenares.com
WeChat : livresrares
Téléphone en France : 07 69 86 15 02 ou 06 95 83 34 99
(merci de laisser un message vocal en cas d'absence)

CETTE FEMME QUI AVAIT LES YEUX VERTS ET PROFONDS, AU COIN DU BOULEVARD MALESHERBES ET DE LA RUE JOUFFROY



1. ARAGON (Louis) (1897-1982). LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE [À PIERRE MAISON]. [Septembre 1915], 11 pages sur trois bifeuillets à en-tête du Grand Hôtel Bellevue et de la Plage, Étables (Côtes-du-Nord), 21 × 13,5 cm.

Exceptionnelle très longue lettre intime, en 1915, l'année des dix-huit ans d'Aragon. Les témoignages de cette époque sur ce dernier sont d'une très grande rareté. Ce document, adressé à son ami d'enfance Pierre Maison, modèle initial du personnage d'Anicet, apporte un éclairage particulièrement précieux sur sa formation, sa sensibilité et ses préoccupations d'adolescent.

Aragon, dans les « clés » d'*Anicet* — rédigées à l'intention de divers collectionneurs et bibliophiles ; le roman avait paru en 1921 —, écrivait notamment : « **Dans l'abord, Anicet était, non l'auteur comme il le devint par la suite, mais mon ami Pierre Maison, qui venait de mourir pour la France, comme on dit (18 octobre 1918)** » (Pléiade, *Œuvres romanesques complètes*, I, page 167) ; « **Quant à Anicet, mettons que c'est moi et n'en parlons plus. Je rappelle qu'il était au début mon ami Pierre Maison, qui mourut en octobre 1918 au service de la France, dont il paraît qu'alors nous étions tous les domestiques** » (*op. cit.*, page 172).

Ce document a été étudié par Michel Apel-Muller dans « Aragon : jeunesse, genèse, 1915 et 1921 », article publié dans *l'Humanité* en février 2008 et disponible à l'adresse <http://www.louisaragon-elsatriolet.org/spip.php?article524>. Il s'y trouve qualifié d'« **immense lettre confidence** », « **éclair[ant] une relation que l'on ne connaissait jusqu'ici que par *Anicet*** », celle avec l'« **ami aimé et admiré** » que fut Pierre Maison, « **pilotis du personnage d'Anicet** », mort en réalité de la grippe espagnole en 1918 après avoir survécu à la guerre.

Cette lettre contient de plus une remarquable description poétique de paysage à laquelle se mêlent des réflexions, d'une maturité singulière, reflétant l'éclosion de la sensation du caractère irréversible du vieillissement et de la fuite du temps.

Des passages entre crochets dans la transcription ci-dessous rétablissent quelques lettres manquantes — voir la fin de la présente notice.

« Cher ami

Quels remords ! Ne t'avoir pas écrit plutôt [*sic*] ! (Ne fais pas attention à l'écriture, j'ai une plume effroyable !) Je suis de plus cyniquement sans excuses : plusieurs pages de confusion ne suffiraient certes pas à réparer mes torts et par conséquent je m'abstiens de te les écrire, dans l'assurance où je suis que ta magnanimité consentira à m'absoudre. Donc avec l'absolution de tes benoîtes mains toutes de crottin parfumées, je passe à un autre chapitre, et je mets à la ligne.

L'en-tête du papier t'apprend que je perche pour l'instant à l'Hôtel Bellevue, Étables, Côtes du Nord (c'est mon adresse). Si tu avais bon souvenir, tu t'étonnerais sans doute, mais je suis dans la plus absolue certitude que tu [ne] te rappelles pas le moins du monde le nom [du p]atelin pour où je t'avais dit partir. Mais [je] suis bête ! Tu dois déjà connaître pa[r Va]llet mes pérégrinations. Partis pour Villervill[e (C)alvados] [...] Coutrot, nous ne n[ous y p]lûmes pas (mince de parfait défini !), [et] filâmes (remince !) sur la Bretagne à [Er]quy (Côtes-du-[Nord] puis [?]) là pas plus qu'à Villerville nous ne [nous] plûmes. Ceci nous met au premier septembre, date depuis laquelle nous sommes ici, où (enfin !) nous nous plaisons. Tu as sans doute su par Vallet que j'ai eu, que nous avons eu, Tréfouël et moi le plaisir de le voir deux fois au cours de deux excursions en bécane. D'Alexandre pas de nouvelles, sauf par Vallet, mais des nouvelles de quinze jours. Tu dois en avoir. De Guéret des nouvelles : il est à Landerneau, mais te l'a sans doute écrit. Malheureusement j'ai bien des remords à son sujet : voilà presque un mois que je traîne dans ma poche une lettre inachevée à son intention ! D'Etevenon pas de nouvelles, bonnes nouvelles, n'est[-ce p]as ? Je lui ai écrit hier douze page[s] dans l'intention de déclencher [une] modeste réponse. Je ne sais [quelles [?]] délices perverses ont pu lui fair[e] oublier tout ici bas (tout ici bas, da[ns l']espèce, c'est moi), mais ce doivent être de[s] délices non pareilles à coup sûr ! et je ne sais s'il faut lui en vouloir ! (J'ai, n'est-ce pas ? quelque toupet de me demander ainsi devant toi, s'il faut en vouloir aux paresseux de la plume !) Oh ! Devine qui j'ai aperçu sur la plage d'Hennequeville à côté de Trouville ? Boisard en chapeau melon qui avait l'air de s'embêter ! Il ne m'a pas vu, je me suis sauvé de toute la vitesse de mes jambes !

J'ai rencontré ici des gens intelligents. Entre autres un jeune homme qui prépare le professorat de lettres à la Sorbonne : je crois qu'il veut écrire une thèse sur Nietzsche, ça ne manque pas de crânerie en ce moment ! Il

était d'une conversation très séduisante, je dis : "était" car il est ma[*lh*]heureusement rentré hier à Paris. Nous avo[*ns r*]ompu des lances en faveur de la musique [*al*]lemande, et j'ai pensé à nos bonnes [*disc*]ussions d'autrefois. Le souvenir m'est rev[*enu co*]mme je défendais Wagner, du jour où nou[*s avions*] ensemble descendu le cours de la Seine en parlant du Vaisseau Fantôme, et les mots que tu me disais [*a*]lors, en objections, me remontaient à la bouche et j'en réfutais l'argumentation. C'est un peu avec toi que j'ai discuté ce soir là, revivant notre promenade d'un dimanche de printemps. T'en souviens-tu ? Il faisait beau, mais le soleil avait quelque chose d'indéfinissablement triste, et le printemps nouveau ressemblait à un automne. Quand nous nous sommes arrêtés, sur la berge, passé Javel, le soleil était déjà bas quoi qu'il ne fut [*sic*] pas encore cinq heures. Ses rayons déjà affaiblis et horizontaux arrivaient de derrière la colline lointaine où s'accrochent les maisons des bords de la Seine qui disparaissait rapidement en un coude. Malgré la masse vert sombre des arbres de la berge opposée, courbés sur l'eau courante, toute chose semblait couverte d'une imperceptible teinte de rouille : on eut [*sic*] dit l'emprise poussiéreuse sur la campagne de la grande ville toute prochaine. [Ici Aragon passe d'une encre noire à une encre bleue.] Sur l'eau rougie dont les touches sombres décelaient par ci, par là la profondeur, le long du bord, les pontons lavoirs, comme parsemés eux aussi d'une poussière de brique, s'échelonnaient jusqu'au tournant. Pas un passant en vue : l'activité humaine se révélait en tas de pierres posées au fond, en bel ordre. Une maison flanquée d'une cheminée d'usine et de quelques baraquements noirs dressait d'angle la silhouette imprévue de son toit marqué d'un ressaut. Et par derrière, dans une buée vespérale, s'étagaient les côteaux de Meudon, avec leurs bois recéleurs de tonnelles et de guinguettes. Ce paysage morne, animé du seul mouvement de la Seine, vit encore intensément dans ma mémoire. Je l'ai revu une fois depuis : c'était en allant te voir à Versailles. Du train, on aperçoit le coin, par delà la rangée des maisons et des usines. [Je] l'ai montré, fuyant, à Coutrot et à Vallet par la portière. Et nos fronts collés aux vitres, nous lisions les majuscules des réclames dont s'ornent les usines : le nom de Ripolin en lettres blanches, énormes, passa, et je me souvins que nous avions passé devant l'usine, ensemble, ce jour là. Puis le train fila. Meudon ! Ces côteaux, de là bas entrevus dans la brume, nous les avons gravis pour aller vers toi, en ce Versailles, où nous t'allions visiter un peu comme en exil, avec le sentiment de quelque étonnante anomalie. Et tous ces souvenirs, Meudon, ses côteaux, la route de Versailles, Versailles et la caserne, ta chambre avec son balcon, toute la vision de ta nouvelle vie, sont pour moi étroitement liés à ce paysage des bords de la Seine qui nous avait un jour frappé [*sic*], et j'en garde le souvenir vivace avec l'aide du dessin que tu en as fait. Ce dessin ! c'est mon meilleur souvenir de l'année, et il restera tel pour moi — il évoquera nos causeries, nos promenades et tout cet adorable et paresseux laisser aller de flânerie et de rêverie qui fut ma vie de tout un an, en votre compagnie, en la tienne, et comme je n'en trouverai sans doute plus jamais, ce doux farniente où je me complaisais [*sic*], à en oublier parfois les circonstance[s —] et qui fera que je garderai toujours de la guerre un double souvenir, qui, comme une tête de Janus me montrera deux faces, l'une menaçante et horrible, l'autre toute souriante et mélancolique, l'une qui me dira : "Marche !" et l'autre : "Carpe diem".

Et dans ce passé souriant et nostalgique, ton image reste à mes côtés, comme celle du rêveur que tu étais, jeune socialiste à idées ! avant que du jour au lendemain la réalité ne se fût dressée devant toi, dans une nudité qui, comme celle d'une femme d'un certain âge, perdait à la crudité du grand jour. Mais je ne veux pas croire que cette vie nouvelle ait pu considérablement te changer. "Abruti !" résumais tu, aux premiers jours, tes impressions de caserne. Je lisais, il n'y a pas encore longtemps, un mot de toi à Vallet où tu te servais à nouveau de ce terme. Oui, je le crois, le service te réduira, car tu as la ferme volonté de le bien faire, à l'état passif de machine, pendant un certain temps, pendant le temps nécessaire. Mais ta vraie nature n'en sera en rien entamée. Tu seras, tu es déjà, j'en suis sûr un bon soldat (même un bon sous-off ?), mais toujours en toi, subsistera comme une veilleuse cette faculté d'imagination qui t'emportait parfois et dont je te plaisantais — mais que j'espère bien maintenant te retrouver un jour, et qui te faisait ériger en système universel les moindres impressions d'une sensibilité vagabonde. Mathématicien poétique ! La belle antithèse ! et que tu la réalisais bien, toi qui de l'enthousiasme où te plongeait la solution élégante d'un problème passait presque sans intermédiaire à la fougue de la discussion philosophique ou même à celle d'un désir plus matériel. Le même intérêt t'attachait à la solution d'une question de géométrie ou à l'énigme de deux beaux yeux entrevus dans la rue. **Te souvient-il de cette femme qui avait les yeux verts et profonds, au coin du Boulevard Maiesherbes et de la Rue Jouffroy et que nous avons perdue Avenue de Villiers ? Et cette belle fille qui méprisait le type en casquette qui l'accompagnait et te glissait des sourires complices, un jour, dans le tramway jaune de Suresnes ? Et d'autres, qui fixaient ton attention pour un détail, un roulement des hanches, une poitrine ferme, une marche souple, l'élanement d'un corps, une lèvre trop rouge ou des yeux trop cernés ? Et ces sœurs dont tu ne parlais qu'avec émotion ? Tout cela n'était qu'enfantillages, soit, mais quels bons enfantillages ! Tout cela est passé, bien passé, fini ! et à le constater, n'y a-t-il pas quelque amertume, comme la sensation d'avoir en peu de temps vieilli plus qu'il n'eut [*sic*] fallu ? Presqu'au point d'en soupirer : "Ah ! Jeunesse" à dix-huit ans — C'est loin, loin et nous sommes loin aussi l'un de l'autre, avec la nostalgie d'être tous séparés. Tu souris, et tu penses que la**

nostalgie est une chose bonne pour les gens qui prennent des bains de mer à Étables (Côtes du Nord). Mon vieux, mon bon vieux, tu ignores ton bonheur. **Toi tu peux, si tu le veux, t'abrutir, ne pas penser. Et tu sens que tu fais un travail utile vers un but qui t'est cher. Moi je suis condamné à penser et à ronger mon frein. Je ne puis pas m'abrutir. J'ai essayé d'y parvenir par le sport. J'ai réussi une fois, deux fois, mais je n'ai pu prendre le pli. Et toujours la lancinante idée de mon inutilité revient me hanter. Depuis que je suis oisif, c'est une idée fixe, et n'ayant plus d'autre occupation [sic], je suis possédé de la pensée de la guerre.** J'ai sans cesse l'impression à la bouche d'un relent de tabac refroidi, il me semble m'être réveillé d'un beau rêve, j'ai l'amertume de l'inconscience où pendant un an de classes je sens que j'ai vécu, et de cette honte subite est né un grand désir d'agir. Mais on fait ce qu'on peut. Agir ! Il faudrait en avoir la force. Mon pauvre vieux, il n'y a pas de plus grande tristesse que ça, ne pas se sentir la force, être une âme qui voudrait et un corps qui ne peut pas. Cependant, toujours en moi, j'ai l'espérance sourde que cela n'est pas irréparable, qu'avec de l'exercice... mais je n'ai pas la force de volonté pour prendre cet exercice là moi-même. **Alors, s'il faut m'y obliger, le régiment ! Oh ! oui, le régiment, je le veux ! Et je fais tout ce que mes forces peuvent pour cela. Mais que peuvent-elles vraiment quand elles ne trouvent d'autre obstacle qu'une muette désolation et les pleurs d'une mère que l'on aime et que l'on sait malade assez pour avoir une attaque ? L'effroyable courage qu'il faut avoir pour déchirer ceux que l'on aime et peut-être irréparablement ! Mon vieux, mon vieux, si cela était fait, quel soulagement de pouvoir s'abrutir à la caserne, comme une brute, quel bonheur d'être de corvée ! Faire des travaux grossiers ! être une machine ! s'abrutir ! Je n'eus [sic] jamais cru souhaiter cela un jour.**

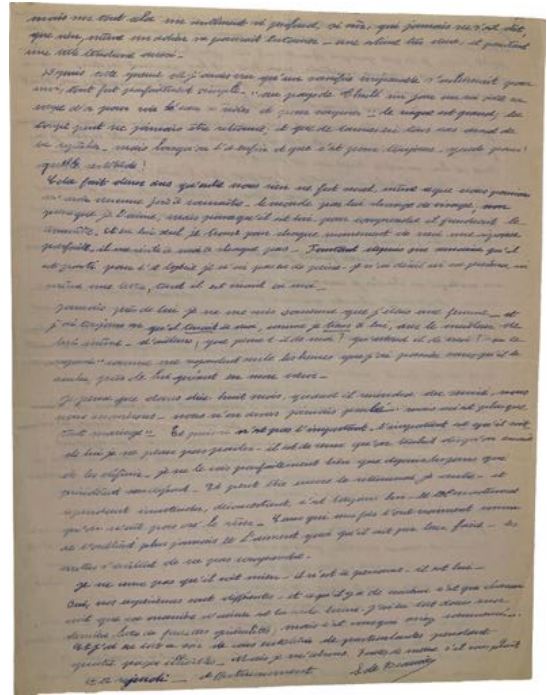
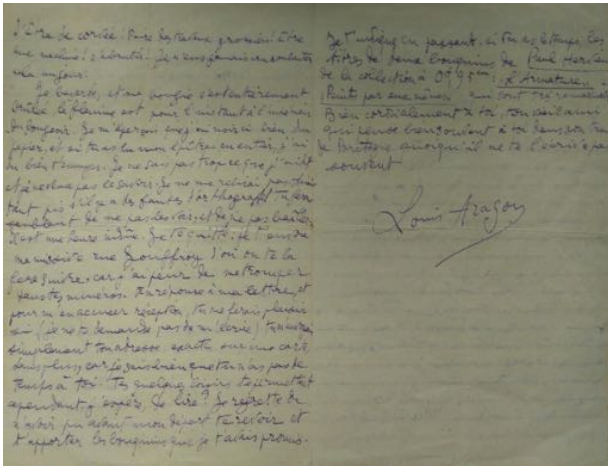
Je bavarde, et ma bougie s'est entièrement brûlée, la flamme est pour l'instant à l'intérieur du bougeoir. Je m'aperçois que j'ai noirci bien du papier, et si tu as lu mon épître en entier, j'ai dû bien t'ennuyer. Je ne sais pas trop ce que j'ai dit, et je ne veux pas le savoir. Je ne me relirai pas. Aussi tant pis s'il y a des fautes d'orthographe ! Tu feras semblant de ne pas les voir, et de ne pas bailler [sic]. Il est une heure indûe [sic]. Je te quitte : je t'envoie ma missive rue Jouffroy d'où on te la fera suivre, car j'ai peur de me tromper dans tes numéros. En réponse à ma lettre, et pour m'en accuser réception, tu me ferais plaisir si (je ne te demande pas de m'écrire) tu m'envoyais simplement ton adresse exacte sur une carte, sans plus, car je sais bien que tu n'as pas de temps à toi. Tes quelques loisirs te permettent cependant, j'espère, de lire ? Je regrette de n'avoir pu avant mon départ te revoir et t'apporter les bouquins que je t'avais promis. **Je t'indique en passant, si tu as le temps, les titres de deux bouquins de Paul Hervieu de la collection à 0f,95^{cm} : "L'Armature" et "Peints par eux-mêmes" qui sont très remarquables.** Bien cordialement à toi, ton vieil ami qui pense bien souvent à toi dans son trou de Bretagne quoiqu'il ne te t'écrive pas souvent.

Louis Aragon »

Pierre Maison, né le 3 septembre 1897, avait devancé l'appel. À l'époque de la rédaction de cette lettre, il effectuait ses classes à Versailles dans un régiment d'artillerie. Jacques Tréfouël, autre ami de jeunesse d'Aragon, devint directeur de l'Institut Pasteur. Michel Apel-Muller ignorait si Boisard avait été condisciple ou professeur d'Aragon. Sur Alexandre, Coutrot et Vallet, il renvoie au dossier « Aragon et Robert Alexandre », présenté par Agnès Alexandre-Collier et Hervé Bismuth, publié depuis dans le numéro 15 de « Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet ». Sur Etevenon et Guéret, Apel-Muller écrivait ne rien savoir. La « mère » dont Aragon évoque les pleurs et la muette désolation, Claire Toucas, était en réalité sa grand-mère.

Mouillure ayant entraîné des trous avec atteinte au texte sur les deuxième, troisième et quatrième pages du premier bifeuillet. La pliure centrale verticale de ce dernier est fendue. L'encre autour des parties manquantes est délavée. La même mouillure affecte, de façon beaucoup moins marquée, le deuxième bifeuillet, où seules quelques lettres sont délavées. Le troisième est complètement épargné. Nous reconstituons le texte manquant entre crochets dans notre transcription sur la base de celle faite par Michel Apel-Muller dans l'article cité ci-dessus. La transcription de ce dernier n'est toutefois manifestement pas complète, et postérieure aux dommages subis par le document, lesquels semblent anciens. En guise d'exemple, signalons seulement qu'entre « Calvados » et « Coutrot » figurent davantage de mots que le simple « avec » présent dans la transcription d'Apel-Muller. Autrement, papier un peu fatigué sans gravité, traces de pliures et petites taches parfaitement acceptables.

Également disponible, sur demande : le manuscrit autographe signé du premier poème connu d'Aragon, daté de 1915, dont cette lettre éclaire les circonstances de la composition (cf. l'article de Michel Apel-Muller dont l'adresse électronique figure au début de cette notice).



2. BEAUVOIR (Simone de) (1908-1986). Lettre autographe signée [à Michel Pontremoli]. 24 juin 1928, quatre pages sur papier mauve, 27 × 21 cm.

Superbe longue lettre de jeunesse au sujet de son premier grand amour, témoignant de ses réflexions et préoccupations au cours d'une période fondamentale de sa formation. Elle permet de rectifier la version donnée dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Le jeune homme avec qui Beauvoir envisage ici le mariage n'est autre que son cousin Jacques Champigneulle.

Beauvoir prépare alors l'agrégation de philosophie à la Sorbonne. Au cours de cette « année cruciale », elle effectue « les choix fondamentaux qui décideront de toute son existence » (Sylvie Le Bon de Beauvoir). Elle a pour condisciple le destinataire de cette lettre, Michel Pontremoli. Exclu du Conseil d'État par les mesures antisémites, résistant, il mourra fusillé.

« Dimanche 24 juin 1928

Mon cher ami

Voulez vous que nous nous retrouvions jeudi matin à l'embarcadère du lac ? Je voulais hier matin convenir avec vous d'un jour mais vous avez brusquement disparu. J'y serai vers 9h1/2 sauf contre ordre. Par cette saison il fera délicieusement bon sur l'eau pour causer ou pour ne rien dire.

N'est ce pas que Iris Storm [personnage du *Feutre vert* de Michael Arlen] est un être admirable ? Ça m'a fait plaisir que vous aimiez “le feutre vert” — je le relis tous les jours — et chaque fois il est plus parfait — c'est mon livre. Entre temps je me suis plongée dans l'œuvre immense de Leibniz ; je suis très prise. Cet effort pour tout sauver m'émeut plus encore que l'audace d'un Spinoza qui renverse tout.

J'ai lu — relu — votre lettre. Je comprends beaucoup mieux — je crois que je comprends très bien. “En cette vie seulement je puis sauver la mienne” cette phrase, j'ai lutté pendant deux ans pour ne pas la prononcer — c'est vous dire comme je l'ai reconnue, presque douloureusement. Pour moi, le salut de mon âme éternelle ne doit dépendre que de moi — mais ceci est mon chemin, il se peut que le vôtre soit autre — devant votre expérience il n'y a rien à dire ; et il semble presque indiscret d'en parler. Une chose seulement m'étonne : qu'à celle qui est vôtre ainsi vous n'ayez pas fait l'hommage — le plus profond, celui qui seul

vaut — d'une parfaite sincérité — mais sans doute avez vous pour vous taire des raisons qu'on ne peut juger du dehors.

Vous me dites que je suis restée dans l'abstrait — c'est que mon expérience n'est pas qu'à moi ; à cause de cela, ça me gêne d'y toucher, de la maltraiter avec des mots également impuissants à en rendre les complications et la simplicité — J'essaie pourtant — Voici :

A 8 ans nous étions fiancés ; nous construisions ensemble des bateaux, des avions de guerre aux armes de Guynemer, des compositions françaises et des pièces de théâtre ; sur les chevaux de bois du Luxembourg nous faisons notre voyage de noces ; il m'avait jugée digne d'être un garçon — et je pourrais m'arrêter là. C'est cela aujourd'hui encore : une complicité profonde.

A 13 ans, un soir où il venait de me réciter "la tristesse d'Olympio" je me suis dit qui sait si plus tard... — pourtant nous étions loin déjà du "vert paradis des amours enfantines" — il [causait aux ?] plus qu'avec moi — j'en souffrais — J'essayais de dire "rien n'est changé" et tout était fini. Comme il ne me convenait pas d'être triste, tandis que nous grandissions et qu'il s'éloignait jamais je ne pensais à lui : mes amies — mes études, mes parents et mes idées que j'acceptais comme des dogmes étaient assez pour moi ; j'étais heureuse avec violence — Mais quand on prononçait son nom, quand il apparaissait, cette douleur soudaine, inattendue, inexplicable... — Vers 15 et 16 ans j'étais une écolière ; il avait le même âge et c'était déjà un jeune homme que des aînés traitaient en égal, qui avait une vie à lui. Je n'existais pas ; comment lui faire savoir que j'aurais pu exister ? Comment espérer exister jamais ? — ses amis, ses livres, — monde où tout m'était étranger — quand je pense à ces soirées où, silencieuse, je l'entendais parler de choses inconnues et scandaliser, par son attitude et ses goûts ma famille et moi même je ne trouve que ce mot : détresse. Parfois il faisait mes versions latines — il était très gentil ; moi je me souvenais qu'il avait été mon ami. Et je l'enviais — pour sa vie libre, riche, intelligente — Vers 18 ans la sagesse de la mienne commença à ne plus me suffire. Je m'ouvris à la vie intérieure, à la pensée, au monde entier avec une violence inouïe — j'étais seule alors ; seule je me cherchais ; je me trouvais ; je me vis capable de porter toujours sans aide mon propre bagage ; mais c'était terriblement lourd.

Et brusquement il est entré dans ma vie — on lui avait parlé de moi — alors un soir il a voulu voir si vraiment j'étais autre chose qu'un cerveau docile et assez bien organisé — nous avons causé, un quart d'heure peut être. Et j'ai su qu'il y avait là quelqu'un — qu'il savait que j'étais là — que quelque chose de merveilleux allait commencer. Ce soir là, c'est la première fois de ma vie que je le voyais — pourtant je sais maintenant que ce nouveau venu est le même que mon ami d'autrefois.

Et ce que j'avais pressenti fut — un présent tout neuf rejoignant un rêve qui jamais ne s'était espéré réalisé — il m'ouvrit son jardin à lui — livres, tableaux, musiques, idées jamais osées, toute la vie, telle qu'elle s'épanouissait sans moi qui ne me savais pas emprisonnée avant ; quelle découverte ! "O mon frère, merci de m'avoir fait connaître et aimer tout ceci". Il était tout cet univers — et aussi le seul qui prit part à cette existence neuve qui se voulait un témoin, un confident, une aide — j'avais besoin de lui à crier. Cependant je ne m'étais encore jamais dit "J'aime..." — et j'avais raison je crois. Et je l'admirais — il n'était pas moi — Je subissais éperduement son influence ; je le savais ; je l'acceptais — mais en même temps je cherchais en moi des forces pour pouvoir m'y soustraire quand le jour serait venu — je vis que quelque chose tenait bon, plus fort en moi que tout bonheur, que toute peine : ma vie spirituelle, mon âme. Alors, pendant ces deux mois de vacances qu'il me fallut passer sans lui au moment où son soutien m'était si nécessaire, je pus me laisser aller à souffrir.

Je lui avais écrit de la campagne une courte lettre pour lui dire un merci que jamais je n'avais osé prononcer ; à la rentrée, il m'offrit son amitié entière — je sus tout de lui — en même temps ma vie hors de lui s'organisait — je connaissais d'autres êtres, il perdit son prestige ; il ne fut plus l'autre — il fut moi — un être comme moi — connaissant cette détresse, ces incertitudes que je croyais réservées à ma seule faiblesse — ensemble pendant des mois très lourds nous avons cherché — axiome, religion, ou prince des hommes — quel serait notre dieu — tout se déroba. Et si cette faillite pour soi est douloureuse, quand c'est pour un autre qu'on cherche je vous assure qu'il y a des jours où l'on voudrait mourir — Après midi absurdes que nous passions à démolir mutuellement les fragiles constructions que nous nous apportions — puis à avoir mal, silencieusement, côte à côte. Et parfois, une fois seuls, nous décidions d'abandonner et d'employer notre affection à nous aveugler plutôt qu'à nous détruire — mais ensemble aussitôt nous avions honte : peut on dire "Je suis là" à qui demande tout — l'un pour l'autre, mais pourquoi tous deux ? nous étions enfermés.

Puis comme il se lassait et qu'en moi s'exaspérait au contraire le besoin d'une certitude, je me suis écartée un peu — lui aussi — la fin de l'année, les vacances ont passé — à la rentrée nous avons mesuré quelle distance nous séparait — J'ai vu que je dépendais trop de lui au moment où notre destinée intérieure se poursuivait sur des chemins presque opposés — pendant deux mois je n'allais plus le voir, moi qui l'année d'avant passais près de deux fois chaque semaine à son bureau.

J'appris qu'il s'en étonnait — j'allais lui expliquer mes raisons — Et soudain elles étaient devenues inutiles ; parce que cet amour était, dont j'avais décidé de me passer ; et puisque j'étais assez forte pour m'en passer, il n'y avait plus de raison pour le faire — Je pourrais aimer sa manière de vivre sans fausser la mienne — et d'ailleurs étaient elles donc si différentes ?

Ce qui avait rendu tout ceci si difficile, si douloureux, c'est que nous faisons notre apprentissage, moi surtout qui m'éveillais seulement — et chacun le faisant pour soi essayait de le faire pour l'autre — ce fut si compliqué, si tendu, si important qu'il faudrait tout un livre pour en seulement parler — mais sur tout cela un sentiment si profond, si sûr, qui jamais ne s'est dit, que rien, même un adieu ne pourrait entamer — une estime très dure, et pourtant une telle tendresse aussi.

Depuis cette épreuve où j'avais cru qu'un sacrifice irréparable s'achèverait pour moi, tout fut parfaitement simple — “au pays de Thulé un jour un roi jeta sa coupe d'or pour voir l'eau se rider et pour soupirer” — le risque est grand ; la coupe peut ne jamais être retrouvée ; et que de larmes en tous cas avant de la repêcher — mais lorsqu'on l'a enfin et que c'est pour toujours, quelle paix ! quelle certitude !

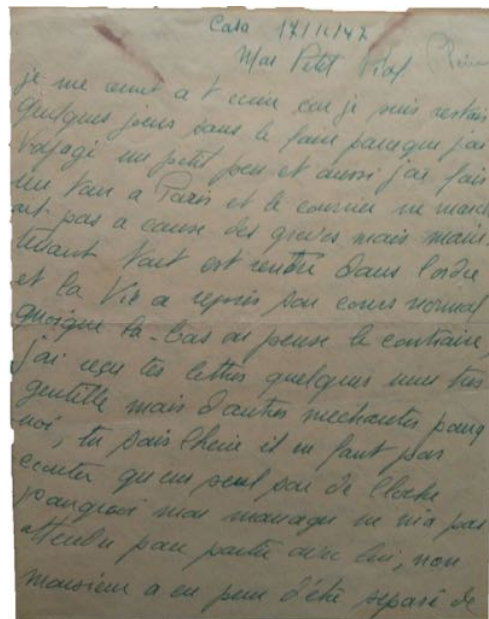
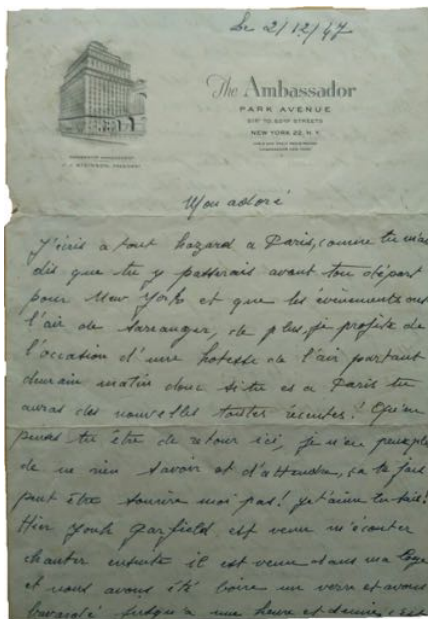
Cela fait deux ans qu'entre nous rien ne fut secret, même ce que nous pouvions n'avoir aucune joie à connaître — le monde par lui change de visage ; non parce que je l'aime, mais parce qu'il est lui — pour comprendre il faudrait le connaître. Et en lui seul je trouve pour chaque mouvement de moi une réponse parfaite, il me révèle à moi à chaque pas — Pourtant depuis six semaines qu'il est parti pour l'Algérie je n'ai pas eu de peine — je n'ai désiré ni sa présence, ni même une lettre, tant il est vivant en moi —

Jamais près de lui je ne me suis souvenue que j'étais une femme — et j'ai toujours su qu'il tenait à moi, comme je tiens à lui, avec le meilleur de lui-même — d'ailleurs, que pense-t-il de moi ? qu'attend il de moi ? [?] comme me regardent seule les heures que j'ai passées sans qu'il le [sache ?], près de lui présent en mon cœur —

Je pense que dans dix-huit mois, quand il reviendra du service, nous nous marierons — nous n'en avons jamais parlé — “mais ceci est plus que tout mariage” — Et puis ce n'est pas l'important — l'important est qu'il soit — de lui je ne peux pas parler — il est de ceux qu'on trahit dès qu'on essaie de les définir — je ne le vois parfaitement bien que depuis les jours qui précédèrent son départ — Et peut être encore le retrouverai je autre — et cependant inattendu, déconcertant, c'est toujours lui — et tel exactement qu'on n'eût pas osé le rêver — Ceux qui une fois l'ont vraiment connu ne l'oublient plus jamais et l'aiment quoi qu'il ait pu leur faire — les autres s'irritent de ne pas comprendre.

Je ne veux pas qu'il soit mien — il n'est à personne — il est lui — Oui, nos expériences sont différentes — et ce qu'il y a de curieux c'est que chacun croit que sa manière d'aimer est la seule bonne. J'ai eu tort dans ma dernière lettre de faire des généralités ; mais c'est vous qui aviez commencé... Et j'ai eu tort ce soir de vous entretenir de particularités pendant quatre pages illisibles — Mais je m'absous. Faites de même s'il vous plaît et à jeudi — Affectueusement S. de Beauvoir »

Lettre publiée par Sylvie Le Bon de Beauvoir dans *les Moments littéraires*, numéro 17 (premier semestre 2007).



3. CERDAN (Marcel) — PIAF (Édith).

Deux lettres d'amour, en décembre 1947, au cours des premiers mois de leur relation.

Les fautes d'orthographe sont d'origine. Nous en rectifions toutefois quelques-unes afin de ne pas trop entraver la lecture.

a. PIAF (Édith GASSION, dite Édith) (1915-1963). LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE À MARCEL CERDAN. *New York*, 2 décembre 1947. Deux pages, 26,5 × 18,5 cm, un feuillet à en-tête de l'hôtel The Ambassador.

« Le 2/12/47

Mon adoré

J'écris à tout hasard à Paris, comme tu m'as dis que tu y passerais avant ton départ pour New York et que les événements ont l'air de s'arranger, de plus, je profite de l'occasion d'une hôtesse de l'air partant demain matin donc si tu es à Paris tu auras des nouvelles toutes récentes !

Qu'en penses-tu être de retour ici, je n'en peux plus de ne rien savoir et d'attendre, ça te fait peut-être sourire moi pas ! Je t'aime tu sais !

Hier John Garfield est venu m'écouter chanter ensuite il est venu dans ma loge et nous avons été boire un verre et avons bavardé jusqu'à une heure et demie, c'est un type formidable, j'ai évidemment parlé de toi et il t'adore alors je l'aimais déjà mais maintenant c'est pour la vie !

Oh mon chéri, recevras-tu cette lettre ? Et surtout quand reviens-tu ? Nous terminons samedi prochain au Théâtre et je fais mon possible pour rester là mais j'ai très peur d'être obligée de partir et de ne pas être là pour ton retour, avais-tu besoin de partir aussi !

J'ai un cafard noir j'ai parfois l'impression que je ne te verrais pas avant des mois ! Il va falloir que je te trompe ça te fera peut-être venir ! Enfin pour le moment je suis intacte et pure depuis toi et tâche de ne pas en douter car ça irait mal pour toi, oui parfaitement !

Marcel chéri, prends-moi contre toi et serre-moi fort encore plus fort contre toi. Tu ne peux savoir à quel point j'ai envie de ta bouche et de toi mon amour. Reviens vite sinon... je vais croire que tu ne m'aimes pas ! Je suis folle de toi Marcel

Edith »

b. CERDAN (Marcel) (1916-1949). LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE À ÉDITH PIAF. *Casablanca*, 17 décembre 1947. Quatre pages sur un bifeuillet, 18 × 14 cm.

« Casa 17/12/47

Mon Petit Piaf Chérie

Je me remets à t'écrire car je suis resté quelques jours sans le faire parce que j'ai voyagé un petit peu et aussi j'ai fait un tour à Paris et le courrier ne marchait pas à cause des grèves mais maintenant tout est rentré dans l'ordre et la vie a repris son cours normal quoique là-bas on pense le contraire, j'ai reçu tes lettres quelques-unes très gentilles mais d'autres méchantes pour moi, tu sais Chérie il ne faut pas écouter qu'un seul son de cloche pourquoi mon manager ne m'a pas attendu pour partir avec lui, non monsieur a eu peur d'être séparé de sa femme et il m'a laissé me débrouiller avec le consulat américain, alors que jamais je n'ai fait cela, parce que sa femme ne veut pas rester seule et maintenant il rouspète parce que je ne lui écris pas et parce que je n'arrive pas, et toi tu crois aussi ce qu'on te raconte mon chérie moi j'ai autant envie que toi de te serrer dans mes bras, et actuellement je vais au consulat presque chaque jour pour avoir les papiers, j'attends une lettre d'Amérique un certificat que j'ai demandé à [Lew Briston ?] et sitôt les papiers prêts je partirai, et Chérie ne crois pas toujours tout ce qu'on raconte à mon sujet. Et toi tu n'es pas très gentille envers moi tu penses que je t'oublie et tu me dis des tas de méchancetés. Heureusement que le lendemain j'ai reçu une lettre plus gentille, enfin tout ça parce que nous sommes loin l'un de l'autre mais j'espère que tout va s'arranger Chérie, surtout si tu n'as pas une touche avec un beau gars là-bas, Chérie je ne te dirai plus des mots d'amour tu m'en fais des reproches mais dis-toi une chose je souffre autant sinon plus que toi, et je sais comme tu me le dis que j'ai besoin de toi, et j'espère que ton [*sic*] petit appartement tu pourras me recevoir et nous passerons des moments que nous n'oublierons pas. Pour la Noël Yves Montand vient chanter à Casa je pense le voir a [*sic*] lui et bavarder un peu de toi, car je n'ai personne ici à qui raconter mon amour pour toi, il y a aussi Champi [?] puis d'autres, je fais une exhibition de boxe mardi soir j'ai repris l'entraînement et je me sens beaucoup mieux, je suis très sérieux, j'ai fait un tour à Roubaix et je ne suis resté à Paris que 4 jours je n'ai pas eu l'occasion de voir Baurgral [?] mais j'ai vu une femme qui le connaît très bien et qui le voit tous les jours et je lui ai fait faire une commission. J'espère le voir au passage à Paris pour partir en Amérique j'ai acheté les Clés du Royaume, je vais te quitter mon Petit Piaf Chérie avec l'espoir d'avoir une lettre de toi qui me fait tant de bien. Excuse-moi si je suis resté quelques jours sans t'écrire. Je t'aime je me serre bien fort contre toi

Marcel »

L'ensemble de deux lettres : 10 000 €

4. MALIBRAN (Maria) [GARCIA (Maria-Felicia), dite Maria] (1808-1836). LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE « MALIBRAN », au baron Denniée. *Bristol*, « de passage pour aller à Exeter », 10 octobre 1829. Quatre pages (dont adresse) sur un bifeuillet, 19 × 11,5 cm.

Rare et très charmante lettre de la grande cantatrice.

« Nous partons demain matin pour Exeter, mon cher Monsieur Denniée, où je suis engagée pour 8 concerts, que je dois partager entre Bath et Bristol, où je dois revenir. Nous serons le 24 en chemin pour Paris — Nous serons le 26 à Calais — Je vous prie d'adresser une lettre pour moi, à l'hôtel Meurice, dans laquelle, après m'avoir dit toutes les jolies choses que vous savez si bien dire sans avoir l'air de vous en apercevoir, vous me direz quels sont, le numéro, la rue, la maison, &c, &c que vous avez pris pour nous — Si vous ne l'avez pas encore retenue, faites le de suite, s'il vous plaît, et s'il ne..... la même chose [*sic*]. — Or donc, pour finir ce que je n'ai pas encore commencé, je termine ma lettre en vous disant que vous êtes un villain, qui n'avez pas voulu me répondre — Je vous ai écrit, de Gloucester, de Chester, de tous les coins du monde... Mais il paraît que l'année n'est pas favorable aux gens qui se dédient à la littérature, aux beaux arts et qui se dédient, comme moi de la manière la plus dévouée au style épistolaire... Hum !! pas de bêtises — assez causé comme cela — J'espère que Mr Laurent sera bon pour moi, et me fera oublier le mauvais traitement de celui que je mettrai, dorénavant, toujours à la Porte — Pas mal pour quelqu'une qui n'en fait pas son état — Savez-vous ce qui me peine toujours au moment de finir mes lettres ? C'est d'être obligée de signer Malibran à la suite de toutes les bêtises du monde».

Maria Malibran s'était séparée de son mari — dont elle utilise encore le nom — l'année précédente.

1 300 €

5. RAVEL (Maurice) (1875-1937). LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE À MARIE GAUDIN. [*Mont Pèlerin, Vevey, Suisse*], 12 mars 1934 [première date raturée]. Une page et demie sur un bifeuillet, 21,5 × 13,5 cm. Enveloppe autographe.

Exceptionnelle lettre de Ravel, l'une des toutes dernières autographes. On y voit les manifestations de sa maladie, sur laquelle le compositeur livre un témoignage bouleversant à sa correspondante.

« Chère Marie

Grâce à l'air vivifiant de la montagne je commence à pouvoir écrire à peu près. Il y a plus de 2 ans que j'aurais dû me soigner : **maintenant, c'est l'anémie cérébrale.** Enfin, tous les médecins, et les les [*sic*] plus grands m'assurent la guérison, mais que c'est long !

Je suis installé dans un établissement tenu admirablement par des religieuses françaises. Je pense [raturé : y rester] y rester encore au moins un mois.

Parlons d'affaires : comme j'espère encore revenir à St Jean, il me semble plus commode d'y laisser les espèces au bureau de la Société Générale. N'étant guère ferré sur sur [*sic*] la terminologie des affaires, pourrait-on m'envoyer une lettre que je n'aurais qu'à signer ? Merci d'avance, dix mille à tous [*sic*]. Ecrivez-moi quelque fois : **je tacherai de vous répondre quoiqu'il me faille pour cela des journées de tortures : il y a plus d'une semaine que j'ai commencé cette lettre.**

Maurice Ravel

Adresse tes lettres ici, sans quoi [rature] elles passent par la maison Durand qui y répond ou les envoie à Edouard. »

Lettre publiée par Arbie Orenstein dans *Maurice Ravel. Lettres, écrits, entretiens*, Harmoniques, Flammarion, 1989, numéro 335, p. 281-282, et dans *Maurice Ravel. L'intégrale*, édition établie par Manuel Cornejo, éditions Le Passeur, 2018, numéro 2475, page 1322. Le mot « muchus » est rétabli par erreur après « dix mille » dans cette dernière édition, qui signale que la dernière phrase constitue « [l']unique fois connue ou Ravel tutoie son amie de toujours Marie Gaudin, “**signe ultime de cette amitié rare, sans failles, qui les a liés en toutes circonstances**”, comme l'écrit justement Michel Delahaye ».

Photographie sur la première page du présent catalogue.

3 800 €

Janvier 1863 — — Voulez utiques.
Ma Lydia avait eu sans
cesser dans son enfance le plus
cher pour elle de mes premiers billets
en 1825 à San. Celui par lequel je
la priai à l'aide à cacher à ma
mère qu'elle était dépossédée de sa
fortune par sa belle-mère et
que je l'aimais pour elle-même
et sans rien attendre de sa
fortune attachée par ruse.

6. VIGNY (Alfred de) (1797-1863). LETTRE AUTOGRAPHE SIGNÉE À LYDIA. [*Pau*, décembre 1824], huit pages sur deux bifeuillets, 12,2 × 9,7 cm — bords irréguliers —, deux feuillets joints avec notes autographes de Lydia et Alfred de Vigny.

Première lettre conservée de Vigny à sa future épouse, accompagnée de très émouvantes notes du poète écrites à la mort de cette dernière.

« **Ne nous affligeons plus, chère Lydia, je vais tenter un nouvel effort pour mon bonheur ; après tant d'obstacles surmontés je ne serai pas arrêté au moment d'obtenir votre main[,] ce que je désire le plus au monde.** Je vais écrire à ma mère, mais comme elle n'a pas le même cœur que moi pour vous, je ne lui dirai pas la dureté avec laquelle M^r votre père a refusé un mot d'écrit qui attestât la part que vous auriez à son héritage. Vous avez vu aussi qu'elle ignore que vous n'avez aucun revenu actuel. — Il faut éviter de le lui faire savoir et que j'obtienne son consentement qu'elle a fait légaliser par devant notaire comme elle me l'a dit.

Envoyez-moi donc comme nous avons dit la lettre que vous venez de recevoir je mettrai vos nègres en avant comme je pourrai. — Il faudrait traduire seulement les lignes qui vous regardent, et dire si la moitié de ces pauvres noirs qui travaillent tant est à votre frère. — Je ne dirai pas cela par exemple.

Ensuite, chère amie, écrivez ce que nous avons dit sur le nom de l'homme d'affaires qui a entre les mains le papier où votre père vous fixe un héritage. J'enverrai tout cela à ma mère ; j'en ferai quelque chose de bien beau et j'espère que j'aurai en échange son consentement.

Adieu, chère amie, je je [*sic*] vous en prie dites à M^{me} Bunbury qu'elle soit bien aimable comme avant-hier et qu'elle ne boude pas, car certainement **c'est à nous de pleurer, de nous fâcher, de crier et de frapper du pied par terre, nous que tout le monde querelle de tous les côtés** ; mais elle qui n'a plus rien à faire qu'à mettre des fleurs sur sa tête, à donner des bals et se moquer de nous deux, elle serait bien bonne de se fâcher. **La tristesse est faite pour ceux qui s'aiment et que l'on veut séparer**, pour elle, n'est-elle pas entourée de tout ce qu'elle aime ? Et si je lui suis devenu odieux, qu'elle supporte encore quelque tems ma présence, bientôt, quelque chose qui arrive elle ne me verra plus, nous partirons ensemble je l'espère encore chère amie et je suis toujours votre

Alfred.

Vraiment lorsque je viens à penser que M^r Bunbury avec un trait de plume qui n'est rien pour moi et tout pour sa fille pourrait tout terminer, je ne puis m'empêcher de sentir que si j'étais père je n'agirais pas ainsi, que d'inquiétudes encore, que de tourmens il va nous causer ! Est-ce pour moi que ma mère lui demandait quelque chose ? Vous le savez ? Elle est de son avis. »

À cette lettre se trouvent joints deux documents particulièrement émouvants :

— Un feuillet sur lequel la destinataire de cette lettre a écrit « Déc 24 », date probable de réception de la missive.

— Un feuillet sur lequel le poète a écrit, sur un côté :

« Janvier 1863 — — Douces reliques.

Ma Lydia avait en secret conservé dans son nécessaire le plus cher pour elle de mes premiers billets en 1825 [*sic*] à Pau, celui par lequel je la priai à l'aider à cacher à ma mère qu'elle était dépouillée de sa fortune par sa belle-mère et que je l'aimais pour elle-même et sans rien attendre de sa fortune arrachée par ruse. »

De l'autre côté :

« 22 janvier 1863

Secrets et tendres souvenirs du cœur de Lydia. Laissés dans son nécessaire de voyage et retrouvés par moi. A de V[ign]y »

Vigny mourra cette même année 1863. Le consentement sous réserves de Madame de Vigny pour le mariage de son fils est daté du 27 décembre 1824.

Provenance : archives Sangnier (cachets). Lettre publiée dans *Correspondance d'Alfred de Vigny*, tome 1, sous la direction de Madeleine Ambrière, *Presses universitaires de France*, 1989, lettre 24-31, pages 188-189.

2 800 €

Achévé de tapoter à dix mille kilomètres environ
du boulevard Malesherbes et de
la rue Jouffroy
le 9 avril
202
0